

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLVI.
JANVIER.



Q 228
40

A PARIS.

Chez GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, Imprimeur-
Juré-Libraire de l'Université, rue Galande, près la
Place Maubert, à l'Annonciation,

M. DCC. XLVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

RELATION ABREGÉE D'UN VOYAGE FAIT dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud, jusqu'aux côtes du Bresil & de la Guiane, 1. vol. in-8°. pp. 216. Par M. DE LA CONDAMINE, de l'Académie des Sciences. A Paris, chez la Veuve Piffot, Quay de Conti, à la Croix d'Or.

LA France & les nations étrangères, sont instruites des voyages que plusieurs membres de l'Académie des Sciences ont fait, les uns au Nord, & les autres sous l'équateur : personne n'ignore quel étoit l'objet de leurs recherches, & combien le Ministre a secondé les desseins du Monarque qui nous

gouverne. Nous avons souvent parlé de la fameuse question de la figure de la terre; la relation dont nous entreprenons de rendre compte, n'est qu'un extrait d'un voyage que M. de la Condamine a fait en particulier, lorsqu'il se préparoit à revenir en France, d'où il étoit absent depuis près de neuf ans,

Les

Les Académiciens qui avoient été envoyés sous l'équateur, n'ont point encore fait part au public des belles richesses qu'ils ont apportées; ils nous font espérer qu'ils mettront bientôt au jour ce qui peut intéresser tous ceux qui ont pris part à leurs travaux. Le voyage que M. de la Condamine a fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, s'étend depuis la côte de la mer du Sud, jusqu'aux côtes du Bresil & de la Guiane, en descendant la rivière des *Amazones*.

Après que ces MM. eurent achevé leurs opérations astronomiques, & qu'ils eurent pris le parti de s'en revenir en France, ils convinrent entr'eux de prendre des routes différentes. M. de la Condamine en choisit une qui n'étoit pas la plus facile, à cause des dangers auxquels il devoit vraisemblablement être exposé : mais le dessein qu'il méditoit & l'utilité qui en devoit résulter, l'encourageoit à surmonter les obstacles qu'il pourroit trouver. Dans cette vue il se détermina à descendre la rivière des *Amazones*, qui traverse tout le continent de l'Amérique méridionale, d'Occident en Orient, & qui est une des plus grandes rivières du monde. Il se proposoit principalement de lever une Carte de ce fleuve, plutôt que d'examiner les mœurs & les coutumes des nations qui habitent le long de cette grande rivière.

Suivant l'idée commune on attribue à François d'Orellana, Capitaine Espagnol, la découverte de la rivière des *Amazones*; il s'em-

Janvier.

barqua en 1539 assez près de *Quito* sur la rivière de *Coca*, & qui plus bas prend le nom de *Napo*: de celle-ci ce Navigateur tomba dans une autre plus grande; & se laissant aller au courant, il arriva au *Cap du Nord* sur la côte de la *Guiane*. Après cette navigation de 1800 lieues suivant son estime; la rencontre que ce Voyageur dit avoir faite en descendant cette rivière, de quelques femmes armées, lui fit donner à ce fleuve le nom de rivière des *Amazones*. Avant ce temps elle s'appelloit le *Marañon*, du nom d'un autre Capitaine Espagnol. Quelques Auteurs & quelques Géographes se sont trompés; lorsqu'ils ont entendu par ces deux noms deux rivières différentes. Il y a plus de deux cens ans que les Espagnols la nomment *Marañon*, & les Portugais établis au *Para* depuis 1616, ne la connoissent que sous le nom des *Amazones*; ils ont donné le nom de *Marañon* à une Province, & à une ville voisine de celle du *Para*.

Malgré les diverses tentatives faites par les Espagnols pour connoître le cours de ce fleuve, on ne put en lever une Carte exacte. Les Portugais furent plus heureux; cependant ceux qui en furent chargés, tombèrent dans plusieurs erreurs faute d'instrumens propres à faire les opérations. La rivière des *Amazones*, ou le *Marañon*, prend son origine vers onze degrés de latitude australe, court au Nord jusqu'à *Jean de Bracameros* dans l'étendue de six degrés; de-là ce fleuve prend

G

son cours vers l'Est presque parallèlement à la ligne équinoctiale jusqu'au Cap de Nord, où cette rivière entre dans l'Océan sous l'équateur, après avoir parcouru depuis Jean, endroit d'où elle commence à être navigable, 30 degrés en longitude ou 750 lieues communes, qui peuvent être évaluées par les détours à 1000 ou 1100 lieues. Ce fleuve reçoit du côté du Nord & du côté du Sud un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont cinq ou six cens lieues de cours, & dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube & au Nil.

Il y a environ un siècle que les bords de la rivière des *Amazones* étoient encore peuplés d'un grand nombre de nations, qui se sont retirés dans l'intérieur des terres, aussi-tôt qu'ils ont vû les Européens s'emparer de leur pays. Ceux qui habitent présentement quelques Bourgades voisines du fleuve, sont nouvellement retirés des bois par le secours des Missionnaires Espagnols & Portugais.

Lorsque M. de la Condamine partit de *Quito*, il prit le chemin qui conduit à *Jean de Bracamos* situé à cinq degrés & demi de latitude australe. C'est dans cet endroit que le fleuve commence à être navigable. Pour arriver à *Jean de Bracamos*, notre Auteur fut souvent obligé de traverser plusieurs rivières, & on ne pouvoit les passer que sur des ponts faits d'écorces d'arbres qu'on appelle des *Lianes*. Ces *Lianes* ressemblent à de l'osier, & sont entrelassées en ré-

seau; cette espèce de pont forme d'un bord à l'autre de la rivière une galerie en l'air, suspendue par deux gros cables de la même matière, & les extrémités sont attachées sur chaque bord à des branches d'arbres: comme les mailles de ce réseau sont fort larges, & que le pied pourroit passer au travers, on tend quelques roseaux dans le fond pour servir de plancher. On voit bien que le poids de celui qui passe dans cette espèce de berceau renversé, doit faire prendre une grande courbure à toute la machine; de sorte que dans les temps de vent, le passant est exposé à de grands balancemens, capables d'étonner tout autre que les Indiens qui traversent les rivières de cette manière en courant.

Le grand nombre d'accidens qui arrivoient à M. de la Condamine, & auxquels il échappoit heureusement, ne l'empêchoit pas d'être toujours attentif à prendre la latitude des villes & des endroits par où il passoit; enfin il arriva à *Jean de Bracamos* en descendant la rivière du *Chinchipé*, qui se décharge à cet endroit dans la rivière des *Amazones*: c'est depuis ce lieu, où se fait la réunion de ces deux rivières, que la rivière des *Amazones* va toujours en se rapprochant peu à peu de la ligne équinoctiale jusqu'à son embouchure. Le lit de la rivière des *Amazones* se rétrécit dans certains endroits, de telle sorte que la violence de son courant la rend impraticable; plusieurs torrens tombent dans ce fleuve, & cha-

rient avec leurs eaux des paillettes d'or, que les Indiens ramassent lorsqu'ils sont pressés de payer leurs impositions, après quoi ils foulent l'or aux pieds; ils ne font pas plus de cas du *Cacao* sauvage qui borde les rives du fleuve, & qui est aussi bon que celui qui est cultivé.

Après plusieurs jours de navigation sur l'*Amazonie*, notre Auteur arriva à *Borja* qui est une ville de la province de *Maynas*. Ce pays ne ressemble point à ceux que M. de la Condamine venoit de parcourir; là on voyoit à peine l'horison, ici on le découvroit sans peine; ce n'est qu'une verdure continuelle, la terre est si couverte d'herbes touffues, qu'il faudroit un long travail pour en arracher seulement l'espace d'un pied. Depuis *Borja* jusqu'à 4 ou 500 lieues en descendant le fleuve, on ne trouve aucune pierre, aucun caillou, ils sont aussi rares que le diamant. Les Sauvages de ces contrées ne sçavent ce que c'est qu'une pierre, ils n'en ont aucune idée; quand quelques-uns d'entr'eux viennent à *Borja*, & qu'ils en trouvent, ils s'empressent de les ramasser; mais lorsqu'ils voyent qu'elles sont si communes, ils les méprisent & les jettent.

Quoique ce ne fut pas le but de M. de la Condamine de s'instruire particulièrement des mœurs & du génie des habitans, il n'a pas laissé que de nous rapporter quelques traits qui caractérisent les Sauvages, si les idées qu'il en donne ne sont pas étendues, elles sont exactes. Tous les anciens naturels du

pays sont basanés, & de couleur rougeâtre plus ou moins claire. M. de la Condamine attribue cette diversité de nuance à la différente température de l'air du pays qu'ils habitent, variée par la plus grande chaleur, & par un très-grand froid causé par le voisinage de la neige. Cette différence de climats, celle des pays de bois, de plaines, & de montagnes; la variété des alimens, le peu de commerce qu'ont entre-elles les nations voisines, & mille autres causes doivent nécessairement avoir introduit des différences dans les occupations & dans les coutumes de ces peuples; d'ailleurs le commerce que quelques Indiens ont depuis deux siècles avec les Espagnols ou Portugais, doit mettre une grande différence entre un Indien habitant d'une ville, & celui qui ne se tient que dans l'intérieur du continent. Cependant notre Auteur a cru reconnoître dans tous un même fonds de caractère, autant qu'un Voyageur peut saisir pendant un temps de si courte durée.

» L'insensibilité en fait la base;
 » elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, qui ne s'étendent pas au-delà de leurs besoins.
 » Gloutons jusqu'à la voracité
 » quand ils ont de quoi se satisfaire, sobres quand la nécessité les y oblige jusqu'à se passer de tout, sans paroître rien désirer.
 » Pusillanimes & poltrons jusqu'à l'excès, si l'ivresse ne les transporte pas. Ennemis du travail,
 » indifférens à tout motif de gloire,

» d'honneur & de reconnoissance ;
 » uniquement occupés de l'objet
 » présent , & toujours déterminés
 » par lui , sans inquiétude pour l'a-
 » venir , incapables de prévoyance
 » & de réflexions , s'abandonnant
 » à une joie puérile , quand rien
 » ne les gêne ; ils manifestent leur
 » joie par des sauts & des éclats
 » de rire immodérés ; sans objet ,
 » sans dessein , ils passent leur vie
 » sans penser , & ils vieillissent sans
 » sortir de l'enfance dont ils con-
 » servent tous les défauts.

Ce reproche fait aux Indiens convient également aux Sauvages qui jouissent de leur liberté , comme à ceux qui sont élevés par les Missionnaires.

Les diverses langues de l'Amérique méridionale sont fort pauvres , mais énergiques , & susceptibles d'élégance , particulièrement l'ancienne langue du *Perou*. Toutes manquent de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles ; les mots de *temps* , *durée* , *espace* , *être* , *substance* , *matière* , *corps* , &c. n'ont point d'équivalent dans leur langue , preuve évidente du peu de progrès qu'ont fait ces peuples. Ils n'ont point de mots qui répondent exactement à ceux de *vertu* , *justice* , *reconnoissance* , *ingratitude*. Quant aux autres nations de l'Amérique méridionale , on ignore qu'elles soient jamais sorties de la barbarie.

Divers mots qui sont en usage parmi ces Sauvages , le sont dans les langues orientales ; on prononce les mots de *papa* , *mama* au cen-

tre du continent de l'Amérique méridionale : il y a bien de l'apparence qu'on trouveroit d'autres mots , qui bien constatés , pourroient répandre un grand jour sur la manière dont ces contrées ont été peuplées.

Les Indiens construisent leurs canots d'une façon remarquable ; un canot a communément 42 à 44 pieds de long & seulement trois de large ; il est formé d'un seul tronc d'arbre ; les rameurs y sont placés depuis la proue jusques vers le milieu ; le Voyageur & son équipage sont à la poupe , & à l'abri de la pluie sous un long toit arrondi fait d'un tissu de feuille de palmiers entrelassées , que les Indiens préparent avec art. Ce berceau est interrompu & coupé dans son milieu pour donner du jour au Canot , & pour y entrer commodément. Un toit volant de même matière qui glisse sur le toit fixe , sert à couvrir , quand on veut , cette ouverture qui sert tout à la fois de porte & de fenêtre.

Les canots Portugais sont construits plus commodément que ceux des Indiens qui habitent les Missions Espagnoles. Le tronc d'arbre qui fait tout le corps des canots Indiens , ne fait chez les Portugais que la Carène ; ils lui donnent de la hauteur par des bordages qu'ils y ajoutent ; ils y placent un gouvernail de manière que son jeu n'embarasse point ; quelques-uns de ces canots ont soixante pieds de long sur sept de large , & trois

& demi de profondeur : la plupart ont deux mats & vont à voile.

Il y a une nation qui habite le long de la rivière des *Amazones* qui se nomme *Tameos* : elle a été tirée des bois depuis peu d'années par les Missionnaires : leur langue est d'une difficulté inexprimable ; il faudroit neuf ou dix syllabes pour écrire quelques-uns de leurs mots : en voici un exemple *Poettarrarorincouroac* signifie le nombre trois ; leur arithmétique ne va pas plus loin, plusieurs nations sont dans le même cas ; ceux-ci prononçant ces mots si vite , qu'il semble ne prononcer que trois ou quatre voyelles ; ils parlent en retirant leur respiration.

Les *Tameos* sont fort adroits à faire de longues *Sarbacanes*, qui sont l'arme de chasse la plus ordinaire des Indiens : ils y ajustent de petites flèches de bois de palmier qu'ils garnissent au lieu de plume , d'un petit bourlet de coton qui remplit exactement le vuide du tuyau ; ils les lancent avec le souffle à trente ou quarante pas , & ne manquent presque jamais leur coup ; cet instrument supplée aux armes à feu ; ils trempent la pointe de ces petites flèches , ainsi que de celles qui se tirent avec l'arc , dans un poison si actif , que quand il est récent , il tue en moins d'une minute l'animal à qui la flèche a tiré du sang. Le contrepoison est le sel , & plus sûrement le sucre ; cependant notre Auteur en a fait depuis l'expérience à *Leyde*, mais elle n'a pas répondu à ce qu'on lui avoit an-

noncé. Au reste ce venin n'agit que quand il est mêlé avec le sang.

Les *Omoguas* composent une nation qui a été autrefois puissante , & qui habitoit il y a un siècle les Isles & les bords de la rivière de l'*Amazonie* ; la plupart se sont retirés fuyant les incursions de quelques brigands du *Para* , qui venoient les faire esclaves.

Le nom d'*Omoguas* dans la langue du *Perou* , signifie *Tête-platte* : en effet ces peuples ont la bizarre coutume de presser entre deux planches le front des enfans qui viennent de naître , pour les faire mieux ressembler (disent-ils) à la pleine lune. Leur langue est douce & aisée à apprendre ; ces peuples se procurent l'ivresse par le moyen de deux plantes , l'une appelée par les Espagnols *Floripondo* , & l'autre nommée *Aurupa* dans la langue du pays. Ces plantes sont toutes deux purgatives. Ces peuples se servent du *Curupa* , comme nous nous servons du tabac ; ils le prennent par le moyen d'un long tuyau fait en Y , & en insérant chaque branche dans les narines , & en faisant une aspiration violente. Le pays qu'ils habitent est extrêmement fertile en toute espèce de plantes & d'arbustes : les gommés , les résines , les baumes , tous les sucres enfin qui découlent par incision de diverses sortes d'arbres , ainsi que les différentes huiles , sont sans nombre ; il y a des huiles qui donnent une fort belle lumière sans aucune mauvaise odeur.

Parmi ces Nations, il y en a quel-

ques-unes qui mangent leurs prisonniers ; toutes ont des coutumes singulieres & bizarres : les ornemens avec lesquels elles se parent, ne le sont pas moins ; ils attachent à leurs narines des os d'animaux, ainsi qu'à leurs lèvres. Plusieurs percent leurs oreilles pour y attacher un petit cylindre de bois ; puis ils en substituent un plus gros, à mesure que l'ouverture s'aggrandit de manière que ce trou vient peu-à-peu à avoir jusqu'à dix-sept ou dix-huit lignes de diamètre, & que le bout de leurs oreilles pend sur leurs épaules ; lorsqu'elles sont parvenues en cet état, ils y mettent des bouquets de fleurs, ou des touffes d'herbes.

On ne trouve point aujourd'hui de Nations qui soit ennemie des Européens, parmi celles qui habitent les côtes du fleuve des *Amazones* ; toutes se sont soumises, ou elles se sont retirées au loin dans le continent : c'est à cause de ces dernières qu'il est à propos de ne pas trop s'éloigner des bords du fleuve, ou d'aller trop avant dans les terres.

Pendant tout le cours de la navigation sur le fleuve, M. de la Condamine n'a cessé d'interroger les diverses Nations des Indiens sur ces femmes belliqueuses qu'*Orellana* prétendoit avoir rencontrées ; il a souvent demandé s'il étoit vrai qu'elles véussent éloignées du commerce des hommes, & qu'elles ne les reçussent parmi elles qu'une fois l'année ; tous répondoient qu'ils l'avoient entendu dire, &

qu'ils tenoient cette tradition de leurs peres. Cependant aucun ne les avoit vues, & ne pouvoit assurer le fait comme incontestable. Notre Auteur conjecture que s'il y a eu autrefois quelques femmes qui se soient soustraites à la société des hommes, elles peuvent avoir été depuis subjuguées ; le lieu de leur habitation est aussi incertain & aussi douteux que tous les faits merveilleux qu'en ont rapporté quelques Auteurs ; si elles existent encore quelque part, c'est probablement vers quelque endroit avec lequel les Européens n'ont aucun commerce : M. de la Condamine soupçonne qu'elles pourroient être retirées dans les montagnes de la *Guiane*, au nord & fort loin de la rivière des *Amazones*.

Si ces Nations ont des coutumes & des mœurs singulieres, les reptiles, les animaux, les poissons ont quelque chose de surprenant. M. de la Condamine destina d'après nature le plus grand des poissons qui se trouve dans l'*Amazone* ; les Portugais & les Espagnols lui ont donné le nom de *Vache marine*, ou de *Poisson Bœuf*. Ce poisson paît l'herbe des bords de la rivière ; & sa graisse, sa chair ont assez de rapport à celle du veau ; la femelle a des mammelles qui lui servent à allaiter ses petits ; ce poisson ne sort jamais de l'eau entièrement, & n'en peut sortir ; n'ayant que deux nageoires assez près de la tête, en forme d'ailerons, de 16 pouces de long, qui lui tiennent lieu de bras & de

pieds ; il ne fait qu'avancer sa tête hors de l'eau , pour atteindre l'herbe sur le rivage. Celui qu'a dessiné notre Auteur , avoit 7 pieds & demi de Roy , & la plus grande largeur de 2 pieds , mais il y en a de plus grands. On en trouve rarement dans la mer ; plusieurs vivent dans les rivières qui se déchargent dans l'*Amazone*.

Vers les environs de *Para* , on pêche une espèce de *Lamproye* , dont le corps est percé d'un grand nombre d'ouvertures , & qui a la même vertu que la *Torpille* ; celui qui la touche avec la main ou un bâton , ressent un engourdissement douloureux dans le bras.

Il y a dans ce fleuve des tortues fort délicates , de diverses grandeurs & de diverses espèces ; elles sont en si grande abondance , qu'elles seules & leurs œufs pourroient suffire à la nourriture des habitans. On peut les conserver plusieurs mois hors de l'eau , sans qu'elles paroissent prendre aucun aliment. Les plantes sont si nombreuses , & il y en a tant d'espèces , qu'elles suffisent pour exercer plusieurs Botanistes pendant toute leur vie ; on en trouve dont les racines jettées dans l'eau ont la propriété d'enyvrer le poisson : ce qui donne une grande facilité pour le prendre.

Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'*Amazone* , & même dans la plupart des rivières que l'*Amazone* reçoit. On en voit de 20 pieds de long ; ils restent des heures & des journées

entières sur la vase , étendus au soleil & immobiles , on les prendroit pour des troncs d'arbres. Dans le temps des inondations , ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens , & l'on a vu plusieurs fois qu'ils ont enlevé un homme d'un canot à la vue de ses camarades. Le plus dangereux ennemi du crocodile , c'est le *tigre*. Un spectacle curieux , c'est celui de les voir se battre l'un contre l'autre : le crocodile met la tête hors de l'eau pour saisir le *tigre* , lorsqu'il vient boire au bord de l'eau , le *tigre* enfonce ses griffes dans les yeux du crocodile , l'unique endroit où il trouve à l'offenser , à cause de la dureté de son écaille ; le crocodile alors se plonge dans l'eau , & y entraîne le *tigre* qui se noye plutôt que de lâcher prise.

Les singes sont le gibier le plus ordinaire des Indiens , & pour lequel les habitans ont le plus de goût ; il y a tant d'espèces de singes que l'énumération en seroit trop longue. Quelques uns sont aussi grands qu'un *Lévrier* , & d'autres aussi petits qu'un *rat*. Ces derniers ont la queue deux fois aussi longue que le corps , la tête petite & quarrée , les oreilles pointues & saillantes ; ils ont peu de ressemblance aux autres singes , ils ont plutôt l'air d'un petit *lion*.

Les diverses contrées arrosées par l'*Amazone* sont remplies de plusieurs reptiles ; les morsures de quelques-uns sont mortelles , & les blessures des autres ne sont pas malfaisantes. Un des plus dange-

réux est le serpent à *sonnettes*, & un des plus remarquables par la variété & la vivacité de ses couleurs, est un grand serpent amphibie de 25 à 30 pieds de long, & plus d'un pied de grosseur. Les Indiens racontent de ce reptile plusieurs choses surprenantes, auxquelles M. de la Condamine n'ajoute guère de foi.

Les chauves fouris qui succent le sang des chevaux, des mulets, & même des hommes, quand ils ne s'en garantissent pas, sont un fléau commun à la plûpart des pays chauds de l'Amérique; il y en a de monstrueuses pour la grosseur, & il y en a une quantité si considérable qu'elles ont détruit le gros bétail dans le canton de *Borja*.

La diversité des oiseaux se trouve dans ce pays plus que par-tout ailleurs: on n'en remarque point qui ayent le chant agréable, mais rien n'égale la beauté & la variété de leurs plumages: les espèces de Perroquets sont sans nombre; les plus rares sont ceux qui sont entièrement jaunes, avec un peu de vert à l'extrémité de leurs ailes. Les Indiens des bords de *Loyapoc* ont l'adresse de procurer artificiellement aux perroquets des couleurs naturelles différentes de celles qu'ils ont reçus de la nature, en leur tirant les plumes, & en insérant du sang

de grenouille dans la partie de la chair à laquelle elles sont attachées.

Le fameux oiseau appelé au *Perou* le *Contur*, est assez commun à *Quito*: c'est une opinion universellement reçue, que cet oiseau enleve un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait sa proie d'un enfant. M. de la C. en a vu un planer auprès d'un troupeau de moutons, dans le dessein sans doute de se saisir de quelques-unes des bêtes du troupeau, mais apparemment que la vue du Berger l'en empêcha.

On sent bien que la lecture d'un voyage aussi intéressant que celui-ci fera bien plus de plaisir dans l'ouvrage même que dans un Extrait, où l'on n'a pu insérer qu'une très-petite partie des observations qu'a fait M. de la Condamine; nous finirons en renvoyant à la Relation que l'Auteur a donnée.

M. de la Condamine a joint à l'Histoire de son voyage une Lettre, sur l'émeute populaire, excitée à *Cuença* au *Perou*, dans laquelle fut assassiné le Sieur Seniergues, Chirurgien du Roy, nommé pour accompagner Messieurs de l'Académie des Sciences: il y a inséré les pièces justificatives qui servent de preuves aux faits allégués dans la Lettre.